Document généré le 3 juin 2025 14:11

XYZ. La revue de la nouvelle

Un intrus sur la plage

Danielle Dubé

Numéro 138, été 2019

Vulnérabilité : fragiles instants

URI : https://id.erudit.org/iderudit/90698ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Dubé, D. (2019). Un intrus sur la plage. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (138), 39–42.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Un intrus sur la plage

Danielle Dubé

Ce matin, le lac est si doux, si bleu, si peu sillonné d'écume, qu'il se confond avec le ciel. À peine quelques nuages. Un cumulus en forme de béluga surmonté d'un ourson. Les vagues m'attirent, les vagues m'appellent. Je descends à la plage, m'en vais marcher dans ce qui autrefois était la mer, m'y baigner avec les canards. Sur la falaise, les maisons sommeillent, assommées par les chaleurs de la veille. C'est ainsi que je voyage, écris ou lis dans les nuages. Mon chum va courir. Après, on déjeune au jardin tout en contemplant un colibri à gorge rubis en train de titiller une fleur d'hémérocalle.

Le soleil surplombe les grands pins. Je redescends l'escalier, me réfugie sous le parasol, plonge dans les *Lettres biologiques* du frère Marie-Victorin. Une correspondance de dix ans entre le Frère des écoles chrétiennes et son assistante, amie et âme sœur, Marcelle Gauvreau, vouée comme lui à la recherche sur les plantes et sur la sexualité humaine. L'histoire de deux êtres d'exception, coincés dans leurs croyances, qui se refusent au conformisme et osent aborder le sujet tabou de l'heure. « Qui sait ce qui se cache derrière le mystère de la sexualité ? Au plus profond du corps, là d'où provient la vie ? Dites-moi tout, petite Marcelle. Laissons tomber nos masques. Notre amitié est si pure, si sublime. Une amitié supérieure à l'amour. »

J'entends des cris de mouettes, aperçois au loin, sur la pointe, un homme en train de faire des moulinets. Un chasseur d'oiseaux. Les oiseaux prennent le large. « Tout commence par le regard, écrit Marie-Victorin, le désir même[1]… » Derrière le masque de la femme séduisante ou séductrice, celui de l'homme bandé comme un arc. De l'observateur scientifique qui imagine « des milliers de verges tendues,

1. Citations tirées de Frère Marie-Victorin, *Lettres biologiques : recherches sur la sexualité humaine*, présentées par Yves Gingras, Montréal, Éditions du Boréal, 2018.

chaque soir, au cinéma, tout autour de la planète, vers une beauté de l'écran ».

À peine le temps de finir le chapitre portant sur *les maîtresses cordes de la lyre génitale féminine et la fleur de clitoris* qu'une voisine arrive. Nous nous sommes à peine vues depuis l'automne, elle a le goût de jaser. Je l'invite à s'asseoir. Elle me parle de ses concerts. Anne-Lise a une voix de mezzo. Elle chante avec un chœur, dans des salles de concert ou des églises. Le matin, c'est elle que l'on entend faire des vocalises. On dirait qu'elle pleure, rigole ou participe à des prises de bec. On dirait un moqueur-chat.

Elle me demande ce que je lis. Je lui résume le livre en contemplant le large. « La sexualité, quel grand et beau mystère ! » dit Marie-Victorin enquêtant sur celle de son amie et des jeunes prostituées de La Havane. De pauvres femmes qui peinent à gagner leur vie et celle de leurs enfants.

Anne-Lise continue à me raconter son rêve d'opéra même si elle sait qu'elle n'interprétera jamais *Tosca* ou *Madame Butterfly*. Pendant ce temps, j'aperçois le chasseur d'oiseaux en train de s'installer sur la plage, à environ soixante mètres de nous, en bas de la maison de ma voisine. Un individu mince et musclé. Une tache blanche traversée de lunettes noires.

Anne-Lise fredonne un extrait du *Magnificat* de Bach qu'elle prévoit chanter à l'église de Laterrière en septembre. Un bruant amorce son chant. À peine sept notes, comme un appel à l'amour. Les chardonnerets gazouillent et les parulines font des crescendo.

— C'est beau, c'est doux, c'est grand, la voix humaine, murmure Anne-Lise.

L'homme se relève, retire son bermuda.

— C'est à force d'entendre les oiseaux que les humains ont appris à chanter, dit Anne-Lise.

Un sifflement strident. L'intrus cherche à attirer notre attention, se bombe le torse, se tortille en agitant les bras.

— Ne te retourne pas ! Un homme nu nous fait des signes.

— On dirait un singe. Lui manque juste une banane. Il se masturbe ou quoi ? s'exclame Anne-Lise. Je ne peux pas regagner la maison. Puis-je aller chez toi ?

— Faut pas donner l'impression qu'on a peur… Ça stimule la bête.

L'hurluberlu se rapproche de quelques mètres, s'allonge sur le ventre et se redresse comme s'il faisait des push-up ou pratiquait le coït.

— Un niaiseux, un débile ou un gars de bar du village. C'est comme ça qu'ils s'en tirent, les gars. Avec de l'alcool, de la *dope* ou un diagnostic de maladie mentale.

« Ce contre quoi la femme moderne s'insurge, c'est de n'être considérée que comme un instrument de plaisir », écrivait le frère Marie. La première fois à Montréal, j'avais seize ans, revenais d'une répétition de théâtre au collège, descendais de l'autobus. La rue était sombre, à peine éclairée lorsque j'ai entendu des pas, entrevu la silhouette d'un grand gars encapuchonné qui respirait fort dans mon dos. L'animal s'approchait. Je devinais son haleine, ses halètements. *Darling, please !* suppliait-il. *I want to be with you. You're so nice ! Sexy and nice. Oh ! Oh darling.* Son souffle dans mon cou, son haleine d'alcool, de bière écœurante. J'ai gardé mon sang-froid, puis vlan ! lui ai asséné un de ces coups de poing dans les couilles. Je n'aurais pas pu mieux viser. Cris et hurlements. J'ai couru, couru jusqu'à la maison. Depuis, j'ai même suivi des cours de wendo.

— Il s'en vient, on s'en va ! je dis à Anne-Lise.

Nous nous dirigeons prudemment vers l'escalier, les *Lettres* du frère Marie bien serrées dans ma main moite. Le temps de gravir les cinquante marches que l'individu, qui a revêtu son bermuda, galope sur la plage. Nous rentrons, nous barricadons dans la maison. Je ne vois pas mon chum. On entend juste un grondement de scie mécanique. Nous faisons le tour des fenêtres. J'aperçois notre zigoto en train de grimper la falaise, filer le long de la propriété voisine. C'est un homme erratique, excité et frénétique, comme piqué par une guêpe. Nous accourons vers la porte arrière. Il surgit du

boisé, bondit sur le chemin, en direction de la maison. Anne-Lise pousse la porte-moustiquaire.

— Qu'est-ce que tu fais là, toé ? s'écrie-t-elle avant de s'élancer dans l'air de *La reine de la nuit*. Un de ces hurlements d'enfer.

Nos chats se sauvent. Les oiseaux s'enfuient et les corneilles poussent des cris d'alarme. Un craquement d'arbre. Le grand pin malade que vient d'abattre mon chum. L'homme prend peur, trébuche, échappe ses lunettes. Ses grands yeux bleus de husky fou. Il longe la maison, enjambe une plate-bande, puis déboule dans la falaise aux rosiers piquants. Mon chum sort du boisé, ramasse les lunettes. Près du téléphone, le livre ouvert du frère Marie. « Que faire pour que l'homme sauvage devienne civilisé ? » J'appelle la police ou l'ambulance ?

Saint-Henri-de-Taillon, novembre 2018